



Jean-Paul Thévenot (dir.), avec la coll. de Jehanne Affolter, Miguel Almeida, Thierry Aubry, J. David Kilby, Jacques Pelegrin, Jean-Baptiste Peyrouse, Hugues Plisson et Gabriel Teurquety - *Les silex solutréens de Volgu (Rigny-sur-Arroux, Saône-et-Loire, France) : un sommet dans l'art de la " pierre taillée "*

48^e supplément à la Revue archéologique de l'Est, SAE, Dijon, 292 p.,
137 fig., XXXIII pl.

Raphaël Angevin



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/racf/3994>
ISSN : 1951-6207

Éditeur

Fédération pour l'édition de la Revue archéologique du centre de la France (FERACF)

Référence électronique

Raphaël Angevin, « Jean-Paul Thévenot (dir.), avec la coll. de Jehanne Affolter, Miguel Almeida, Thierry Aubry, J. David Kilby, Jacques Pelegrin, Jean-Baptiste Peyrouse, Hugues Plisson et Gabriel Teurquety - *Les silex solutréens de Volgu (Rigny-sur-Arroux, Saône-et-Loire, France) : un sommet dans l'art de la " pierre taillée "* », *Revue archéologique du Centre de la France* [En ligne], Tome 59 | 2020, mis en ligne le 12 mai 2020, consulté le 06 avril 2023. URL : <http://journals.openedition.org/racf/3994>



Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International
- CC BY-NC-ND 4.0

<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

lors de la fouille. La relation entre certains des vestiges et les archives a pu être établie par les auteurs. C'est le cas pour le mur de clôture et la porte d'accès au temple. L'essentiel du questionnement concerne huit plots maçonnés qui ont servi de supports pour des poteaux de section quadrangulaire. Sont-ils les témoins d'un temple protestant antérieur au second temple de 1623 ? En effet, la file de poteaux pourrait s'intégrer à un édifice de plan basilical ou octogonal comparable à ceux de temples du XVIII^e s. comme celui de Sedan ou de Caen. Le second temple connu par les travaux d'un érudit du début du XX^e s. était situé nettement à l'ouest de l'emprise fouillée. L'emplacement du premier en revanche est sujet à controverses. L'étude archivistique réalisée à l'occasion de cette étude par Olivier Bauchet tend à démontrer que le second temple a été reconstruit à l'emplacement du premier. Finalement, les auteurs, rejetant l'hypothèse d'une grange ou d'une remise, proposent à titre d'hypothèse, d'interpréter les vestiges découverts comme ceux d'un temple provisoire utilisé entre la destruction du premier en 1621 et la construction du second en 1623. Le plus surprenant dans cette partie réside dans l'absence totale d'une deuxième file de poteaux parallèle à celle découverte dans l'emprise de la fouille sans que cette absence soit formellement discutée par les auteurs. Soit il faut admettre qu'aucun élément n'en est conservé, soit qu'elle se situe en dehors de l'emprise fouillée mais alors le bâtiment restitué devient très large, soit qu'elle n'a jamais existé ce qui pose problème par rapport aux modèles de temples utilisés pour la restitution de celui de Charenton.

La seconde partie de l'ouvrage s'achève par la présentation du mobilier céramique livré par la fouille. Celui-ci ne se distingue pas de celui découvert sur la plupart des sites franciliens de cette époque.

En définitive, malgré les quelques remarques formulées ci-dessus, cette publication est la première monographie française de la fouille d'une partie des vestiges d'un cimetière et d'un temple protestant du XVII^e s. et présente à ce titre un intérêt certain. L'un des apports de l'ouvrage est de mettre en évidence la similitude des pratiques funéraires observées sur place avec celles connues dans des contextes contemporains de cimetières catholiques. Malgré des divergences importantes de dogme, les pratiques observées, ou tout du moins les témoins qui nous en sont parvenus, sont extrêmement similaires.

Matthieu Gaultier
Service de l'Archéologie
du département d'Indre-et-Loire

Jean-Paul Thévenot (dir.), avec la coll. de Jehanne Affolter, Miguel Almeida, Thierry Aubry, J. David Kilby, Jacques Pelegrin, Jean-Baptiste Peyrouse, Hugues Plisson et Gabriel Teurquety - *Les silex solutréens de Volgu (Rigny-sur-Arroux, Saône-et-Loire, France) : un sommet dans l'art de la " pierre taillée "*, 48^e supplément à la *Revue archéologique de l'Est*, SAE, Dijon, 2019, 292 p., 137 fig., XXXIII pl.

Disons-le sans détour, avant de poursuivre plus avant notre propos : l'ouvrage que nous tenons entre nos mains est appelé à devenir une référence.

Cent-quarante-cinq ans après la publication du premier rapport de F. Chabas – dont il reprend le titre, comme un clin d'œil à la première génération –, ce volume se propose de faire le point sur un dossier saillant de la recherche en Préhistoire et qui semble ne devoir jamais être clos, tant il a soulevé de points de vue passionnés et d'interprétations contradictoires. Il s'ouvre par la découverte, en 1874, d'un lot de grandes pointes foliacées lors du creusement de la " Rigole de l'Arroux ", près du hameau de Volgu (Rigny-sur-Arroux, Saône-et-Loire). Cet événement connaîtra un retentissement mondial. Un siècle et demi plus tard, la bibliographie qui s'y réfère est tout à la fois ancienne et pléthorique en regard du faible nombre de témoignages relevés : 16 en tout, selon la dernière estimation avancée ici. Mais quels témoignages !

Pour nous en convaincre, le livre est servi par une iconographie de très grande qualité et ce n'est pas là le moindre de ses avantages. L'édition au format A3 a permis une présentation des objets en taille réelle, à travers des photographies à très haute résolution (pl. I à XVII) et des dessins réalisés par P. Laurent et J.-G. Marcillaud (pl. XVIII à XXXIII). Elle autorise par ailleurs les auteurs à exposer l'ensemble des pièces à conviction du dossier, dans une démarche rigoureuse d'administration de la preuve qui fera sans nul doute école.

Suivons le fil de leur démonstration. Le Chapitre I (p. 1-31) livre, sous la plume de J.-P. Thevenot, les conclusions d'une enquête minutieuse et de longue haleine sur les conditions de la découverte de 1874 et les vicissitudes qui l'ont suivie. Les informations engrangées par ces recherches sont impressionnantes : le dépouillement de plusieurs fonds d'archives, en France et en Allemagne – et notamment de la correspondance de F. Chabas conservée à l'Institut de France –, permet de faire le point sur les circonstances de la trouvaille et les rares données de terrain disponibles. Peu de choses nous sont parvenues des conditions de gisement de ce dépôt. Les pointes semblent avoir été enfouies et réu-

nies en faisceau : posées de chant au fond d'une petite cavité, sans doute creusée de main d'homme, elles témoignent d'une volonté délibérée de soustraire au regard extérieur et de mettre à l'écart des objets considérés comme singuliers. Mais l'intérêt majeur ne se trouve pas dans le récit, pourtant richement documenté, des événements de 1874 : il réside bien plus dans la démarche d'identification engagée par J.-P. Thévenot qui l'a conduit à retracer la trajectoire historiographique des 15 pièces déjà identifiées (11 pièces complètes ou sub-complètes et deux fragments basaux conservés au musée Vivant Denon de Chalon-sur-Saône ; une pointe foliacée complète au musée des Antiquités nationales et une au British Museum), mais aussi à reconnaître deux nouveaux fragments, l'un – apical – dans une collection privée parisienne, l'autre – basal – dans la collection de G.-J. Bailleau – le fouilleur de la Grotte des Fées à Châtel Perron – déposée en 2010 au Musée Anne-de-Beaujeu par l'Évêché de Moulins. S'y ajoutent six fragments de pointes détournés lors de la découverte et acquis par l'abbé Melin de Moulins. Seuls leurs contours nous sont connus par un croquis du préhistorien bourbonnais F. Pérot daté de 1875. L'inventaire raisonné de ces artefacts et la recherche systématique de raccords ont permis de rapprocher un fragment basal du musée de Chalon (n° 13) du fragment apical (n° 16) découvert en 2013. De ces réflexions découle une estimation du nombre d'individus à 16, pour un nombre minimum de restes de 23.

J. Affolter restitue, au Chapitre II (p. 33-61), les résultats de l'analyse des micro-faciès sédimentaires des silex dans lesquels ont été confectionnées treize des pointes de Volgu, afin de déterminer leur origine lithologique et géologique. L'analyse est solidement construite et elle permet de sérier efficacement, parmi différentes hypothèses, les propositions les plus recevables. Les matériaux proviennent tous de la couronne crétacée du Bassin parisien, depuis le Berry (Meusnes) au sud-ouest jusqu'à la Champagne au nord-est, en passant par le Val de Loire (Giennois) et le bassin de l'Yonne. Chaque variété n'est représentée que par un ou deux exemplaires et cette sélection parmi une large gamme de matériaux entérine des choix tout autant dictés par les propriétés esthétiques des silex que par leur aptitude à la taille. *In fine*, ces produits témoignent d'un approvisionnement à large spectre au sein d'un espace dont les contours outrepassent largement l'œkoumène communément assigné aux groupes solutréens. Leurs parcours semblent les avoir entraînés loin vers le nord, au-delà des territoires où leur présence était jusque-là solidement attestée ou suspectée, ouvrant des perspectives nouvelles à notre compréhension des dynamiques de peuplement autour de 24 ka cal BP.

Le Chapitre III (p. 63-73) permet de solder définitivement la question de la destination de ces outils. H. Plisson expose dans le détail les conclusions de l'examen tracéologique des treize pointes et fragments de pointes conservés au musée Denon de Chalon-sur-Saône. Il révèle que ces feuilles n'ont en définitive jamais été utilisées, ce qui ne surprendra pas outre mesure le lecteur, attendu qu'elles ne sont, en raison de leur fragilité, ni *pratiques*, ni *fonctionnelles*. L'acuité du tranchant de sept d'entre elles a été sacrifiée au profit de leur silhouette générale par une reprise de leurs contours à petites retouches semi-abruptes. Cette opération a détruit le fil extrêmement acéré à larges denticulations issu du façonnage des feuilles de laurier. Lorsqu'ils sont conservés, les apex apparaissent parfaitement intacts ou presque, alors même qu'ils sont plus exposés à l'endommagement accidentel : deux spécimens présentent de possibles ébréchures de boucherie mais ne semblent pas avoir été utilisés dans leur forme finale ou si brièvement qu'il ne peut s'agir d'une tâche productive. Cinq pointes ont en outre les bords émoussés en partie basale, ce qui pourrait témoigner d'aménagements en vue d'un emmanchement. La majorité des pièces enfin présente un net *doucissement* de leurs nervures les plus saillantes : cette érosion provient – peut-être – de leur conservation prolongée et de leur transport en fagot, isolés les unes des autres par une protection intercalaire en cuir. Dans ce contexte, H. Plisson s'interroge sur leur statut de bien d'échange ou d'affichage destinés non à être consommés, mais tout simplement détenus, peut-être pour être montrés (valeur de *signe*).

Comme de coutume désormais, la contribution de J. Pelegrin relative aux modalités de la taille bifaciale des feuilles de Volgu fera date (Chapitre IV : p. 75-118). L'excellence technologique des travaux de l'auteur n'est plus à démontrer, mais il convient cependant d'en souligner toutes les vertus pédagogiques. Collant sans cesse aux faits, il fonde ses démonstrations sur une analyse rigoureuse des schémas diacritiques des 16 pointes identifiées et une observation quasi chirurgicale de leurs particularités morpho-techniques. Par la méthode du "remontage mental" qu'il a lui-même théorisée, il parvient à restituer les différentes étapes du processus de façonnage, depuis les ultimes séquences de mise en forme jusqu'à la régularisation des bords, en passant par divers stades d'amincissement. Chaque pointe semble avoir été portée à un degré de finition inégal en fonction naturellement des enjeux traditionnels assignés au façonnage bifacial dans le monde solutréen, mais aussi de la dynamique d'*émulation*, individuelle, collective – voire *compétitive* – à laquelle ont su répondre les maîtres-tailleurs. À cet égard, un point mérite qu'on s'y

attarde : la finesse et la grande aptitude à la taille des matériaux exploités semblent avoir dispensé les tailleurs d'un traitement thermique préalable. En conséquence, les artisans ont dû faire preuve d'une ambition et d'une maîtrise techniques sans commune mesure à l'échelle de tout le Paléolithique supérieur européen, la prise de risque étant ici totalement assumée. Au regard de la dispersion géologique de ces matériaux, J. Pelegrin émet l'hypothèse que ces pointes ont été taillées au cours de plusieurs campagnes, à raison d'une ou deux par saison estivale. Dans ce contexte, les pointes de Volgu pourraient représenter la meilleure performance d'un ou de quelques individus lors d'une campagne. À la fin de l'ouvrage, l'auteur expose, en complément de cette analyse, les critères relatifs aux savoir-faire et aux exigences techniques sous-tendus par le façonnage de feuilles d'exception du type de Volgu. Le Chapitre VII (p. 147-166) lui fournit l'occasion d'esquisser le bilan de plus de quarante ans de taille expérimentale autour des grandes pièces foliacées solutréennes. La présentation de quelques reproductions modernes lui permet de décrire certains stigmates caractéristiques de détachement liés à l'emploi de la " forte pression " : " enlèvements en ruban ", " bourrelets positifs " et " marques de freinage latéral ". Voilà un outil essentiel pour les étudiants et les chercheurs qui seront amenés par la suite à aborder cette question.

T. Aubry, B. Walter, J.-B. Peyrouse, M. Almeida et G. Teurquety élargissent la perspective en embrassant, au Chapitre V, le phénomène des grandes feuilles de laurier qui intéresse, au Solutrén récent, le pourtour nord-occidental du Massif central (P. 119-140). Cette *tendance* – selon le mot d'André Leroi-Gourhan – s'exprime avec clarté dans l'industrie des Maîtreaux (Bossay-sur-Claise, Indre-et-Loire) qui a livré les témoignages du façonnage de grandes pointes foliacées en silex du Turonien supérieur dit *du Grand-Pressigny*. L'ensemble des étapes de la chaîne opératoire d'élaboration des préformes finales est documenté sur le site et l'on doit à T. Aubry et aux membres de son équipe d'avoir donné un " coup de projecteur " essentiel sur un phénomène de vaste ampleur dont Volgu, anomalie magnifique, ne formait jusqu'ici que la pointe émergée. Si les matériaux du sud de la Touraine n'ont pas été exploités par le(s) tailleur(s) de l'Arroux, il faut voir dans cette convergence l'expression d'une donne sociale contraignante, en vigueur dans tout le bassin de la Loire et au-delà. À cet égard, un inventaire des sites à grandes pointes foliacées complète utilement cette synthèse et permet de prendre la mesure des dynamiques de *performance* qui traversent les industries lithiques du centre de la France au plus fort du Maximum glaciaire (oscillation climatique froide d'Hein-

rich 2). Elles s'expriment d'une tout autre manière dans le Sud-Ouest et la Péninsule ibérique où elles prennent le tour d'une diversification typologique des outils bifaciaux.

Le Chapitre VI (p. 141-146) entend revisiter les pratiques dépositaires des populations de chasseurs-collecteurs nomades du Paléolithique supérieur à travers l'examen renouvelé de la " cachette " de Volgu bien sûr, mais aussi par l'analyse comparée des dépôts d'objets de la culture nord-américaine de Clovis, à distance chronologique et géographique du Solutrén (13500-12800 cal BP). En conclusion, J.-P. Thévenot, J. D. Kilby et J. Pelegrin dressent le bilan des études pluridisciplinaires menées sur cet ensemble afin de prouver son caractère emblématique. Il s'agit là d'un des acquis majeurs de ce collectif : en démontrant que ces pointes, aux caractéristiques morpho-techniques spécifiques, ont été taillées par de véritables virtuoses, hors de tout enjeu fonctionnel ou pratique, dans des silex collectés au sein d'un vaste espace et sur un temps long, les auteurs mettent en exergue le statut exceptionnel d'un dépôt dont les conditions de gisement nous échappent malheureusement pour une large part. En dépit de cette réserve et quel que soit l'angle sous lequel on les examine, les pointes de Volgu sortent pourtant invariablement de l'ordinaire et cette étude a le mérite d'objectiver un ressenti largement partagé dans la communauté scientifique sans avoir jamais été vraiment explicité.

Le lecteur s'interrogera sans doute sur la faible place accordée, en élargissement du propos, aux autres phénomènes dépositaires recensés pour le Paléolithique supérieur européen, et singulièrement le Magdalénien. S'il est fait référence, par voie d'allusion, à la " cache " de grandes lames de la grotte ornée de Labastide (Hautes-Pyrénées : p. 141), il n'est fait aucune mention des lames d'Enlène (Ariège) déposées elles-aussi dans une anfractuosités de la paroi (ANGEVIN et LANGLAIS 2009 ; Langlais 2010). Bien plus, la possible *réserve* de La Goulaine (La Motte-Saint-Jean, Saône-et-Loire), datée du Magdalénien moyen et mise au jour à 4 km en aval de Volgu dans la vallée de l'Arroux, n'est citée qu'à titre informatif ! Le fait est d'autant plus surprenant que cette trouvaille a impliqué les mêmes protagonistes que " l'affaire ", l'antiquaire de Digoïn L. Veillerot et le préhistorien F. Pérot en tête. Sa découverte, à la fin du XIX^e s. lors de fouilles de contrôle, a conduit à la mise au jour de plusieurs dizaines de produits de *plein* débitage – F. Pérot évoque plus de 200 lames –, de quatre nucléus laminaires et d'une grande préforme bifaciale (*pièce archaïque*) accompagnés de rares outils d'extrémité (grattoirs en bout de lames, burins de Lacan) n'ayant fait

l'objet d'aucun ravivage (PÉROT 1893 ; BREUIL 1906-1907 ; Surmely *et al.* 2002). La plupart de ces artefacts ont été obtenus aux dépens de silex marins (formations crétacées du Giennois). La grande préforme et trois lames de première intention ont toutefois été confectionnées en silex tertiaire, dont l'origine probable doit être recherchée sur les affleurements d'Île-de-France. L'absence de sous-produits du débitage, à l'exception de trois éclats d'entretien, l'écrasante proportion des produits finis et la concentration de ces objets dans un espace très réduit, peut-être mis à couvert sous une dalle, laissent à penser qu'il s'agissait d'un dépôt intentionnel, mais à vocation de stock différé cette fois. En se risquant à quelques hypothèses, nous pourrions donc évoquer le statut très particulier de ce secteur de la confluence de l'Arroux qui semble avoir cristallisé, à différents moments du Paléolithique supérieur, des phénomènes de convergence, de concentration, d'agrégation. Il serait alors tentant d'évoquer, à la suite de J.-J. Cleyet-Merle dans sa préface, la nécessité d'intervenir symboliquement dans une région qui a sans doute constitué la lointaine périphérie, la *last frontier* du monde solutréen et l'interface de plusieurs blocs territoriaux au Magdalénien. À l'articulation entre Bassin parisien et Massif central, les dépôts de Volgu et de La Goulaine expriment, à travers l'acquisition de matériaux lointains et le déploiement de performances techniques particulières (la production de grandes pièces foliacées d'une part et le débitage de grandes lames régulières par percussion directe tendre d'autre part), deux manières de s'approprier par l'emblème un espace dont les parcours, seuls, ne pouvaient rendre compte.

Nous avons pu nous en apercevoir : la "cachette" de Volgu relève avant tout du paradoxe. Trop connue pour être réellement connue, elle revêt une double dimension, historiographique et paléolithologique, dont les réalités s'enchevêtrent. J.-P. Thévenot et l'équipe qu'il a su réunir autour de lui parviennent, en dernière instance, à démêler brillamment cet écheveau. Bien sûr, le lecteur pourra, au hasard des chapitres, relever quelques coquilles – étoile rouge non légendée en fig. 47 signalant selon toute vraisemblance les formations détritiques tertiaires du Chalonnais qui renferment localement des silex du Crétacé supérieur ; problème de numérotation de la pièce n° 17 (et non n° 16) en fig. 93 qui introduit la confusion ; mention des gisements de matières premières à "150 km en amont de Volgu" en lieu et place d'aval, p. 124 –, mais là n'est pas l'essentiel. Cette étude fondatrice nous prouve – s'il en était encore besoin – que des objets exhumés il y a près de 150 ans peuvent participer de manière décisive à la recherche contemporaine, pour peu qu'ils

s'intègrent à une problématique actualisée et que leur présentation réponde aux standards actuels de publication archéologique.

Sur le fond comme sur la forme, le contrat est rempli et le présent ouvrage rend pleinement justice à ce qu'il faut considérer comme des chefs-d'œuvre de l'art de la "pierre taillée". En la matière, *Les silex solutréens de Volgu*, témoins hors norme de la capacité de l'Homme moderne à se surpasser, deviendront à coup sûr un nouvel étalon de mesure !

Raphaël Angevin
Conservateur du Patrimoine,
SRA Auvergne-Rhône-Alpes

Orientation bibliographique

ANGEVIN et LANGLAIS 2009

Angevin R. et Langlais M. - "Où sont les lames ? Enquêtes sur les "caches" et "dépôts" de lames du Magdalénien moyen (15 000-13 500 BP)" : in : S. Bonnardin, M. Lauwers et B. Quilliec (éd.), *Du matériel au spirituel : réalités archéologiques et historiques des "dépôts" de la Préhistoire à nos jours*, Actes du XXIX^e Colloque international d'Archéologie et d'Histoire d'Antibes, éd. APDCA, CEPAM, p. 61-80.

BREUIL 1906-1907

Breuil H. - La cachette magdalénienne de la Goulaine (Saône-et-Loire), *Bulletin de la Diana*, XV : 268-276.

LANGLAIS 2010

Langlais M. - *Les Sociétés magdaléniennes de l'isthme pyrénéen*, CTHS, Paris, 336 p.

PEROT 1893

Perot F. - Rapport sur l'atelier paléolithique de la Goulaine près de la Motte-Saint-Jean (Saône-et-Loire), *Mémoires de la Société Eduenne*, 21 : 347-350.

SURMELY *et al.* 2020

Surmely F., Liégard S., Fourvel A. et Alix P. - Contribution à l'étude de la circulation sur de longues distances des matières premières lithiques au Paléolithique. Les nucléus mis en forme découverts le long de la vallée de la Loire, *Paléo*, 14 : 265-274.